Le parcours de vie : émergence d'un paradigme interdisciplinaire

Christian LALIVE D'EPINAY
Centre interfacultaire de gérontologie
et Département de Sociologie, Université de Genève

Jean-François BICKEL
Centre interfacultaire de gérontologie
Université de Genève

Stefano CAVALLI
Centre interfacultaire de gérontologie
et Département de Sociologie, Université de Genève

Dario SPINI
Centre Lémanique d'Etude des Parcours et Modes de Vie, Universités de Lausanne et Genève

Les notions de cycle de vie et d'âges de la vie sont assurément aussi anciennes que la conscience qu'a l'homme de ce qu'il vit et va mourir. Elles sont exprimées par des poètes et écrivains, tels Dante ou Shakespeare, codifiées par des philosophes et des théologiens, comme le Persan Avicenne (11e siècle) ou le Français Vincent de Beauvais (13e siècle). Le Moyen Age chrétien connaissait des âges à forte charge symbolique : celui de 33 ans, âge du Christ sur la croix, marquant l'apex de la vie, ou celui de 80 ans, âge atteint par Platon, le philosophe parfait, signalant la limite de la vie humaine, atteinte seulement par les « plus robustes » (Psaume 90). Dès le 18e siècle, avec le développement de la pensée rationnelle, la forme métrique l'emporte sur le symbole. Les « échelles des âges » se popularisent et, pour satisfaire à la logique du système décimal, distribuent par tranche décennale une vie humaine étalée sur 100 ans, le moribond de l'âge sénile retrouvant le lit perdu à la sortie du premier âge ! Selon l'anthropologue Kiever (1988), il existerait en Occident une conception dominante du cycle de vie qu'il appelle le legs des quatre étapes de la vie : la centration sur soi, l'éros, les honneurs, la sagesse. Les auteurs qui recourent à cette partition s'appuient souvent sur la métaphore des saisons, implicitement dans

l'ouvrage de Lowenthal, Thurnher et Chiriboga (1975), explicitement dans celui de Levinson (1978).

Depuis la fin du 19ème siècle et jusque dans les années 1960, la recherche, en sociologie comme en psychologie, s'est concentrée presque exclusivement sur la phase de vie qui va de la naissance à l'installation dans la vie adulte. Cette focalisation répondait à la grande interrogation des sociétés industrielles et démocratiques : comment former des êtres humains capables de s'intégrer activement au marché du travail du système industriel et d'assumer de manière responsable leur statut de citoyen ? Des sociologues comme Durkheim, Weber ou Mead, ainsi que des anthropologues, tels Linton ou Kardiner, proposent des théories de la socialisation qui mettent l'accent sur les phases de construction de l'être social, sur ses agents et sa finalité (pour une discussion : Dubar, 1991). En psychologie s'affirme l'école développementale, illustrée par les travaux de Freud, Piaget, Vygotsky ou Wallon (pour une discussion : Berger, 2001), qui analyse le processus et les mécanismes du développement de l'enfant. Ces travaux représentent des avancées scientifiques capitales. Cela dit, dès son accès au statut d'adulte, l'être humain ainsi que la ou les logiques du déroulement ultérieur de sa vie semblent perdre tout intérêt pour la recherche.

Ce n'est qu'au cours des dernières décennies que l'on a commencé, dans les sciences sociales, à considérer la vie humaine et son développement comme une totalité ; à s'interroger sur l'organisation de cette totalité et sur son déroulement dans le temps ; à questionner l'articulation entre ses fondements biologiques, psychologiques et son insertion sociétale et historique. De ce questionnement naît le paradigme interdisciplinaire du parcours de vie, dont nous allons maintenant chercher à décrire le déploiement, avant que d'en proposer quelques définitions et principes d'analyse essentiels. En conclusion, nous ferons état de quelques enjeux et questions de recherche qui s'offrent aujourd'hui à l'attention des spécialistes de sciences sociales s'inscrivant dans cette perspective.

1.- Emergence et développement du paradigme du parcours de vie

Au cours de la deuxième moitié du 20ème siècle, différentes traditions disciplinaires ont convergé dans l'élaboration du paradigme du parcours de vie. Dans cette section, nous passerons en revue successivement quatre courants de recherche directement liés à, ou ayant eu une influence sur la perspective du parcours de vie : les travaux s'interrogeant sur les notions de cohorte et de génération, la psychologie développementale dite du « *life span* », la sociologie qui scrute

l'articulation entre l'histoire et les vies individuelles, et celle qui étudie l'aménagement social et culturel du déroulement de la vie humaine.

1.1.- Age, cohorte et génération

Dans leur volonté d'appréhender la population et ses flux, les démographes se sont très tôt intéressés à ces événements qui scandent la vie humaine et dont, dès leur constitution, les Etats nationaux perfectionnent et centralisent l'enregistrement : naissance, mariage, conscription, migration, décès, etc. L'approche qu'ils développent focalise non seulement les différences de comportements entre les *classes d'âge* – c'est-à-dire des ensembles d'individus ayant le même nombre d'années révolues depuis leur naissance –, mais aussi l'évolution de ces comportements selon les *cohortes* : cette dernière notion désigne un ensemble de personnes ayant vécu un même événement démographique au cours d'une période donnée ; parmi ces événements, le plus fréquemment considéré est la naissance, d'où l'expression de cohortes de naissances (*birth cohorts*). C'est ainsi que les démographes mettent au point des modèles d'analyse et de représentation, dont le *diagramme de Lexis* qui, de manière fort élégante, met en abscisse l'âge des individus, en ordonnée le temps historique, les diagonales représentant alors les cohortes (sur la genèse du diagramme de Lexis, cf. Vandeschrick, 1992). Le jeu des coordonnées permet de relier, pour chaque cohorte, leur âge à leur environnement historique.

Dans un article publié en 1965, le démographe Ryder propose d'étudier l'interaction entre histoire sociale et histoire des vies individuelles en recourant à la notion de cohorte, tout en spécifiant celle-ci par l'introduction d'un *principe d'étape de vie* (« *life stage principle* »). Selon ce principe, l'impact d'un événement historique sur le parcours de vie ultérieur diffère selon l'étape de vie dans laquelle le changement a été expérimenté, dans la mesure où les différentes étapes sont liées à des ressources adaptatives, des options et significations spécifiques.

Le fait que les membres d'une cohorte soient définis par leur ancrage commun dans le temps de l'histoire des sociétés rapproche le concept de cohorte de celui de *génération socio-historique*. Cette acception du terme de génération s'inscrit dans une tradition de pensée marquée par l'historicisme. Dans son texte classique publié en 1928 (traduit en français en 1990), Mannheim transfère la théorie des classes sociales de Marx et fait des générations socio-historiques des groupements réels dont le mode de production est l'histoire et ses événements ; ainsi, un même espace historico-social de naissance définit une « situation de génération » qui peut donner naissance à la formation d'un « ensemble générationnel » – donc une forme de groupement réel, dotée d'une culture partagée –

par la participation à un « destin commun » (Mannheim, 1990 [1928] : 58 et suivantes).

Le recours à la notion de génération socio-historique reste largement discuté dans les sciences sociales (Attias-Donfut, 1988 ; Marshall, 1984). Cela étant, un certain nombre de travaux, notamment de sociologie politique, ont montré son intérêt. Par exemple, l'analyse de McAdam (1989), qui porte sur le devenir biographique des participants au Mouvement des droits civils du milieu des années 1960, montre que l'activisme politique au cours de l'adolescence ou les premières années de la jeunesse a des effets persistants et que les comportements et attitudes des activistes, mesurés plus de 20 ans après, se distinguent nettement de ceux de leurs contemporains ; McAdam démontre également que les relations sociales développées à travers l'activisme politique des premières années de la vie adulte persistent dans le temps et servent de support à ces comportements et attitudes distincts.

1.2.- Le paradigme du *life span* en psychologie développementale

La psychologie développementale a pris ses racines dans les études des pionniers (Piaget, Vygotsky, Wallon) concernant le développement de l'enfant et de l'adolescent. Par ailleurs, la théorie psychanalytique et en particulier les travaux de Freud (1905) qui elle aussi, mais d'un autre point de vue, distingue un ensemble de stades développementaux au cours de l'enfance, va influencer certains auteurs qui considère que le développement psychosocial de l'individu se prolonge sur la totalité de sa vie (Erikson, 1959). Relevons cependant que l'accent reste mis sur l'enfance et l'adolescence (des neufs stades d'Erikson, deux seulement sont réservés à l'âge adulte et à la vieillesse) et que le cycle des stades est présenté comme immuable et universel. Par ailleurs, ces théories ne se prêtent guère à la vérification empirique.

A partir des années cinquante, tout en revendiquant l'héritage piagétien, un courant de recherche se développe qui focalise la vie entière, il s'agit de la psychologie dite du *life span*[1]. Cette école, aujourd'hui dominante en psychologie développementale, a pris son essor principalement entre les Etats-Unis et l'Allemagne. Schaie a fortement contribué à structurer ce champ en menant, depuis 1956, une des premières recherches longitudinales de grande envergure sur le développement cognitif adulte (la Seattle Longitudinal Study ; cf. par exemple : Schaie, 1996) et en collaborant avec des chercheurs qui deviendront les figures de proue de la *life span psychology*. Parmi ces derniers, se distingue Baltes qui, dans les années 1970 a apporté une contribution remarquable à l'élaboration du paradigme scientifique du life span (Baltes et Schaie, 1973 ; Baltes, Reese et Nesselroade, 1977). Ses travaux ont permis de montrer que le

développement psychologique est multidimensionnel – il se fait sur différentes dimensions, telles que l'intelligence ou la mémoire, qui n'évoluent pas toutes de la même manière – et multidirectionnel – certaines capacités déclinent avec l'âge alors que d'autres se maintiennent, voire s'accroissent. Le développement individuel est constitué de gains et de pertes et une adaptation réussie de l'individu implique une maximisation des gains et une minimisation des pertes à travers différentes stratégies (Baltes, Lindenberger et Staudinger, 1998).La psychologie développementale du *life span* a donc permis de dépasser l'idée d'un mouvement général et universel des individus à travers des stades qualitativement différents, intégrés, fixes, linéaires et irréversibles – comme les définit Piaget (1937) par exemple. Le développement n'apparaît pas comme linéaire ; il existe des différences importantes entre les individus dans la vitesse de changement et le niveau de fonctionnement ; certains gains ou pertes ont lieu simultanément ; il y a souvent peu de transfert entre des expériences et fonctionnement passés et futurs (pour une discussion : de Ribaupierre et Rieben, 1994).

Du point de vue du sociologue, la psychologie développementale apparaît souvent comme insuffisamment ouverte au contexte socioculturel. Les psychologues du *life span* s'intéressent généralement au développement individuel à l'intérieur d'un parcours de vie « standard ». Les effets dus aux changements sociaux et historiques sont la plupart du temps conceptualisés comme des variations mesurées par rapport à ce développement standard. Cela a poussé différents sociologues à considérer que la psychologie du *life span* néglige l'imbrication des processus individuels dans leur contexte socio-historique (Dannefer, 1984 ; Elder et Caspi, 1989). Même si une prise de conscience de ces effets a été affirmée à différentes reprises par la psychologie développementale (Cairns et Rodkin, 1998 ; Schaie, 1984), les recherches empiriques tenant compte de l'interaction entre un contexte socio-historique et l'individu dans le développement des comportements et des capacités cognitives sont encore trop limitées en nombre.

1.3.- Histoire et vies individuelles : l'apport de Glen Elder

Deux enquêtes longitudinales interdisciplinaires sont lancées au cours des années 1920-30 dans le cadre de l'Université de Californie à Berkeley, chacune portant au départ sur des enfants. La taille des échantillons est modeste (quelques centaines de membres lorsque les enquêtes sont initiées), mais la nouveauté consiste dans l'ambition de suivre dans le temps ces populations, d'abord selon un intervalle annuel, puis de les interroger à certaines périodes au cours de l'âge adulte. La *Berkeley Growth and Guidance Study* démarre en 1928 avec des nouveau-nés et leurs parents de la région (cohorte formée en 1928-29, à la veille de

la Grande Crise) ; la *Oakland Growth Study*, initiée en 1931, porte sur un échantillon d'élèves de l'école élémentaire nés en 1920-21. Ces deux études ont servi de base à des travaux, tant psychologiques que sociologiques, qui ont marqué une avancée scientifique majeure. Elles ont en effet permis d'étudier l'évolution de la personnalité, des attitudes ou des comportements au cours de l'avancée en âge, alors même que la société américaine vivait des événements collectifs et des changements sociaux de grande importance : dépression des années 1930, Seconde Guerre mondiale, guerre de Corée, expansion économique des années 1950-60, mouvement des droits civiques, etc.

Parmi les ouvrages réalisés à partir de ces deux études, mentionnons *Lives through time* (Block, 1971), portant sur le développement de la personnalité, *American lives* (Clausen, 1993), qui montre à quel point les compétences accumulées au cours de l'enfance et l'adolescence préfigurent le cours de la vie humaine, et *Children of the Great Depression* (Elder, 1999 [1974]), devenu un, peut-être *le*, classique de la sociologie du parcours de vie. Dans cet ouvrage combinant les approches historique, sociologique et psychologique, Elder analyse l'impact des privations économiques lors de la grande dépression sur les formes de vie, les comportements et la personnalité. A ce titre, il compare une cohorte d'enfants nés en 1920-21 (c'est-à-dire les sujets de la *Oakland Growth Study*) à leurs parents et étudie les stratégies adaptatives du groupe familial pour faire face aux privations économiques – par exemple, au travers d'une redistribution des rôles au sein de la famille nucléaire, impliquant une prise d'emploi des mères et des enfants les plus âgés. Il suit également le devenir des enfants au cours des décennies suivantes (l'étude s'arrête au milieu des années 1960) en montrant comment ce devenir est lié aux expériences passées, aux transformations postérieures du contexte sociétal et à la capacité des individus de tirer parti des nouvelles situations. Un axe central de son étude est la mise en évidence des différences intra-cohortes dans les effets à court et à long terme de la grande crise. Des différences qui tiennent d'une part au milieu social – Elder distingue les membres de la classe ouvrière et ceux de la classe moyenne, essentiellement des employés –, de l'autre à l'ampleur de la chute de revenu.

Ceci conduit à s'interroger, dans une perspective de parcours de vie, sur l'évolution des différences intra-cohortes au cours de l'avancée en âge : sont-elles plus ou moins stables ? S'amplifient-elles, notamment au travers du processus dit des « (dés)avantages cumulatifs » (Dannefer, 1988) ? Assiste-t-on à leur réduction, en particulier sous l'effet de phénomènes de rattrapage ? Les études empiriques montrent qu'il n'existe pas, en la matière, de réponse univoque (pour une synthèse : O'Rand, 1996), ce qui du coup met en lumière le caractère à la fois complexe et dynamique du système d'inégalités présent dans une société, ainsi que les importantes différences existant sur ce plan d'une société à l'autre.

Dans une nouvelle édition substantiellement augmentée de son étude, publiée 25 ans plus tard, Elder compare la situation et le devenir de la première cohorte

d'enfants avec ceux d'une seconde cohorte d'enfants nés en 1928-29 (c'est-à-dire ceux étudiés par la *Berkeley Guidance Study*). Il montre, par exemple, que les membres de cette seconde cohorte, encore dans leur prime enfance lorsque survient la grande dépression, ont été plus fortement marqués par les temps difficiles vécus par leur famille.

1.4.- La construction sociale et culturelle du parcours de vie

Les travaux d'Elder sont exemplaires d'une approche qui cherche à scruter l'imbrication entre vie individuelle et histoire de la société. Une autre tradition de recherche, également issue des sciences sociales, va s'intéresser à la manière dont le déroulement de l'existence est codifié et organisé socialement et culturellement.

C'est en 1964 que le sociologue américain Cain publie un article précurseur, intitulé *Life course and social structure*. Passée relativement inaperçue, cette publication est la première à ériger la notion de parcours de vie en concept sociologique (auparavant c'était davantage de l'âge dont il était question) ; selon Marshall et Müller (2003), cet essai constitue même l'acte fondateur de la théorie sociologique du parcours de vie. L'argument de Cain est que, compte tenu de la longévité croissante, la structure des sociétés industrielles avancées s'organise non seulement selon l'agencement des classes ou strates socioprofessionnelles, mais aussi, et de plus en plus, selon une organisation des *statuts d'âge* ; cette dernière renvoie à un modèle produit par la société en vue d'aménager les parcours suivis par les individus au fil de leur avancée dans la vie. Les statuts d'âge sont associés à des étapes du parcours de vie ; des transitions organisent le passage d'un statut à un autre. Deux originalités marquent la théorie de Cain : tout d'abord une approche fonctionnaliste qui emprunte aussi à l'interactionnisme symbolique, particulièrement aux travaux de Strauss (1992 [1959]) ; ensuite, la référence à la théorie ethnologique des rites de passages (Van Gennep, 1909) pour analyser l'organisation des transitions.

Au cours des décennies suivantes, Riley et ses associés (Riley, Johnson et Foner, 1972 ; Riley, Foner et Waring, 1988) vont codifier la théorie de la stratification selon l'âge (*Age stratification theory*), qui apporte une contribution décisive à trois niveaux. En premier lieu, elle pose la question épistémologique et méthodologique de la signification de l'âge chronologique, de ce dont il est l'indicateur : l'âge peut en effet être le marqueur d'un certain état ou stade du développement biologique ou psychologique ; mais il peut aussi se référer à une certaine position dans l'organisation sociale des statuts et rôles d'âge ; il peut enfin renvoyer à l'appartenance à une cohorte et à son ancrage spécifique dans l'histoire de la société. Deuxièmement, la théorie de la stratification selon l'âge

marque la reconnaissance, dans le champ de la sociologie nord-américaine, de l'âge comme paramètre de l'organisation structurelle des sociétés contemporaines. Troisième apport, elle renforce la sensibilité à l'impact de l'histoire sur les vies individuelles, en soulignant que cet impact ne réside pas seulement dans le fait que des cohortes peuvent différer dans leur manière d'avancer au long du parcours de vie, mais aussi en ce que le parcours de vie lui-même est transformé : la définition et l'ordre des positions et étapes se modifient tout comme les significations et représentations qui leur sont associées.

S'ouvre dès lors une double interrogation. La première concerne les contenus (valeurs, croyances et représentations) des modèles culturels qui organisent le parcours de vie et qui servent de cadre de référence aux individus ; un aspect particulier étant de savoir en quoi et comment ces contenus se sont transformés dans les sociétés de la modernité. La seconde porte sur les modes institutionnels de régulation du parcours de vie, et le rôle majeur joué en cela par le système socio-économique et les politiques étatiques.

De tous temps et en tous lieux, le cours de l'existence humaine a été modelé culturellement par des valeurs, croyances et représentations. Ces modèles culturels établissent des calendriers sociaux qui règlent l'occurrence et l'ordre des événements, définissent des statuts d'âge généralisés, organisent des hiérarchies fondées sur l'âge ou l'ancienneté au sein de la société et de ses organisations. Il y a un temps approprié pour commencer à travailler, quitter le domicile des parents, avoir un enfant, etc. Généralement, départir du calendrier normatif entraîne des conséquences sociales et psychologiques, sous la forme de sanctions informelles ou de pertes d'opportunités (Elder et Caspi, 1989 ; Fry, 1999 ; Neugarten, Moore et Lowe, 1965).

Une thèse classique en sociologie pose que les sociétés de la modernité se caractérisent de manière croissante par une conception plus individualisante du soi, marquée par la prééminence des notions d'autonomie et d'autodétermination. Selon des auteurs comme Kohli (1986) et Meyer (1986), un aspect essentiel de cette mutation culturelle réside dans l'avènement d'une nouvelle conception du parcours de vie. Pour la caractériser, Kohli (1986) parle de « temporalisation », ici définie comme le fait que les personnes ont adopté une perspective biographique dans laquelle elles vivent et appréhendent leur existence non plus au jour le jour mais comme un projet, une construction continue de leur identité au travers de l'ordonnancement réflexif de leur biographie. En cela, le parcours de vie participe du principe de réflexivité, entendu comme une révision constante des connaissances et pratiques, qui constitue, selon Giddens (1990) un des traits essentiels de la modernité.

Ce nouveau modèle culturel de parcours de vie n'est évidement pas advenu *ex nihilo*. Les changements dans les *paramètres démographiques* ont conditionné des transformations dans la nature même du parcours de vie et les représentations que l'on s'en fait. L'augmentation de l'espérance de vie a ainsi fait de la

vie adulte non plus un « fruit du hasard » (*life by chance*) mais une certitude (Imhof, 1986).

Il est aussi et surtout le fruit des profondes transformations structurelles constitutives de la modernité et du travail de codification et de régulation mis en oeuvre par les appareils organisés économiques et étatiques. L'avènement de la société industrielle a non seulement signifié une transformation profonde du cours de l'existence professionnelle, mais plus encore que l'ensemble du parcours de vie des individus s'est organisé autour du travail industriel et de ses exigences (Hareven, 1982 ; Kohli, 1986). Exemplaire à ce titre est la subdivision du parcours de vie en *trois étapes* : formation, travail, retraite ; modèle *masculin* s'entend, puisque la situation et carrière professionnelles des femmes est largement tributaire des activités et événements familiaux, tout particulièrement ceux de la famille nucléaire (Krüger et Levy, 2001).

L'émergence et le développement des *Etats-nations* ont également fortement contribué à la structuration du parcours de vie, la mise en place des institutions et procédures de l'*Etat-social* exerçant en cela un rôle clé. Ainsi, l'entrée ou la sortie de nombreuses positions du parcours de vie sont définies, légalisées et standardisées par les institutions et dispositifs étatiques : dans et hors de l'emploi, le statut marital, la maladie et l'invalidité, l'éducation formelle (Mayer et Schoepflin, 1989). Ces transitions deviennent dès lors des événements publics, constitutifs de ce que Buchmann (1989 : 28) appelle « le parcours de vie public ». Cette régulation politique du parcours de vie a fortement contribué à ce que Kohli (1986) nomme la « chronologisation » du parcours de vie, au sens où ce dernier a été organisé de manière croissante en s'appuyant sur, et en référence à l'âge chronologique. Elle a aussi eu, selon Leisenring et Leibfried (1999 : 23-53) un triple effet : d'*intégration*, au sens où elle établit des liens entre les différentes phases ou étapes de vie (les pensions de retraite offrent par exemple aux adultes engagés dans la vie professionnelle une sécurité par rapport à leur projet de retraite) ; de *différenciation*, en ce que l'instauration de l'école obligatoire et la progressive généralisation des formations post-obligatoires d'une part, la mise en place et le développement de l'assurance vieillesse de l'autre, ont fait de l'enfance et de la jeunesse, respectivement de la vieillesse, des étapes distinctes du parcours de vie ; et de renforcement de *modèles normatifs* plus ou moins implicites (par exemple, l'échelonnement du niveau des prestations sociales en fonction de la distance au marché du travail agit comme des incitations au travail).

Relevons *in fine* l'impact des mutations récentes du système de production économique et de la structure du marché du travail sur l'organisation sociale du parcours de vie, sur les contraintes et les options à partir desquelles les individus peuvent construire leurs trajectoires biographiques. Ces mutations ont en particulier contribué à un allongement et à un brouillage des transitions majeures que sont l'entrée dans le marché du travail et le passage à la retraite, qui se caractéri-

sent dès lors par une différenciation accrue de leurs modalités et de leur *timing* comme de leurs effets sur la vie des individus. Dans ce contexte, on a assisté au développement d'un ensemble de situations particulièrement critiques, pouvant être synonymes d'exclusion, en particulier pour ceux et celles qui disposent d'un bas niveau général de ressources (Dubar, 1996 ; Guillemard, 1996 ; Shanahan, 2000).

2.- Le paradigme du parcours de vie : de quelques définitions et principes d'analyse

Le paradigme du parcours de vie a émergé et s'est développé à l'intersection de différents champs disciplinaires et traditions de recherche. Il en résulte que l'expression « parcours de vie » recouvre des réalités, significations et usages différents selon les auteurs, et que certains d'entre eux l'utilisent de manière indifférenciée et interchangeable avec d'autres termes tels ceux de cycle de vie, trajectoire de vie ou biographie. Des notions associées à celle de parcours de vie (étape ou transition par exemple) n'ont pas non plus un sens univoque.

Sans vouloir clore le débat, nous souhaitons proposer dans cette partie un certain nombre de définitions et principes d'analyse, permettant de clarifier et de préciser ce dont il est question lorsqu'on parle de parcours de vie, et quelques-uns des enjeux théoriques et méthodologiques associés à celui-ci. Notre propos est organisé en référence à deux acceptions bien distinctes de l'expression de parcours de vie, celle-ci désignant d'une part un *paradigme* et de l'autre une *institution sociale*.

2.1.- Le parcours de vie comme paradigme

Le parcours de vie désigne en premier lieu un *paradigme* ou une *orientation théorique* (au sens de Merton, 1968), c'est-à-dire un ensemble de propositions ou d'énoncés méta-théoriques qui définissent un champ commun d'études et qui en guident l'analyse aussi bien théorique qu'empirique (en termes de formulation de concepts et de raisonnement, d'identification de questions pour la recherche, de stratégies d'enquête, de modes de traitement des données)[ii].

Dans ce cadre, le *paradigme du parcours de vie* peut être défini comme :

> *L'étude interdisciplinaire du déroulement de la vie humaine (ontogenèse humaine), c'est-à-dire l'analyse et l'intégration dans un cadre théorique commun des interactions et interdépendances entre : (a) les processus développementaux biologiques et psychologiques ; (b) le contexte socio-historique et les dynamiques qui l'affectent, ainsi que ses médiations institutionnelles, dont en particulier les modèles de parcours de vie comme formes de régulation sociale ; et (c) les parcours de vie individuels qui se développent dans le cadre des contraintes et des possibilités délimitées par (a) et (b), cela en fonction des ressources propres à chaque individu, du travail de réflexivité qu'il opère et de son « identité narrative » propre (Ricoeur, 1985).*

Avec cette définition, nous entendons souligner en premier lieu la nécessité de considérer le développement humain comme un *phénomène multidimensionnel*, à la fois biologique, psychologique et social, et englobant les différentes sphères dans lesquelles se déroulent l'existence (famille, travail, éducation, etc.). A ce titre, l'étude du parcours de vie ne peut évidemment se faire à partir d'une seule discipline, mais est de manière inhérente *multidisciplinaire*, requérant les contributions aussi bien de la biologie que de l'anthropologie ou de l'histoire, de la psychologie comme de la sociologie ou de la démographie. Plus encore : dans la mesure où il ne s'agit pas seulement de juxtaposer les dimensions ou sphères et les savoirs qui s'y rapportent, mais de saisir les liens et influences réciproques entre elles, le parcours de vie est une orientation théorique qui incorpore une visée *interdisciplinaire* voire *transdisciplinaire*.

Un deuxième trait essentiel du paradigme du parcours de vie est que le développement humain y est envisagé comme un ensemble de processus se déroulant *tout au long de l'existence*, de la naissance à la mort (cf. Settersten, 2003). C'est le cas lorsqu'on considère les dimensions biologiques et psychologiques du développement humain, les études ayant montré qu'elles concernent des phénomènes intervenant durant la vie entière, certaines capacités pouvant croître jusqu'à un âge avancé alors que d'autres peuvent décliner de manière beaucoup plus précoce, gains et pertes se rééquilibrant de manière continue (Baltes, Lindenberger et Staudinger, 1998). Mais ce trait est aussi mis en évidence par les sciences sociales : pensons à la socialisation, dont Strauss (1992 [1959]) notait, il y a longtemps déjà, qu'elle était un processus couvrant toute l'existence, une idée reprise par Cain (1964), et que Berger et Luckmann (1966) ont thématisé avec leur distinction entre socialisation primaire et secondaire.

Un autre trait du paradigme du parcours de vie est qu'il vise à thématiser la succession des *étapes* constitutives du développement humain (enfance, jeunesse, vieillesse, etc.), les passages de l'une à l'autre, ainsi que la manière dont

ces étapes et passages font l'objet d'un intense travail de la société et de la culture. Une étape du parcours de vie se caractérise par une relative durée temporelle et stabilité de ses traits principaux, par son inscription dans le développement humain suivant un certain ordre, ainsi que par sa généralité (au sens où les individus ont une forte probabilité de passer par l'étape considérée). A chaque étape est associé un cadre social et culturel, c'est-à-dire un ensemble d'enjeux, d'options et de contraintes, de rôles et de statuts d'âge spécifiques, qui structure l'existence de tous ceux qui accèdent à la période de vie en question. Ces constructions sociales ne sont pas intangibles : Ariès (1973) a ainsi magnifiquement montré combien la conception et le statut de l'enfance se sont transformés au cours des siècles ; Laslett (1989) et Neugarten (1974) ont attiré l'attention sur la transformation de la vieillesse au cours des récentes décennies et l'émergence du troisième âge.

Le passage d'une étape à l'autre implique typiquement de multiples changements dans l'existence, une réorganisation plus ou moins générale de la vie ; ces changements faisant eux-mêmes l'objet d'un intense travail d'organisation et de formalisation par les appareils organisés, parfois sous la forme de rites de passage. Ce caractère de transversalité s'observe par exemple lors de l'entrée dans la vie adulte, marquée dans nos sociétés tout à la fois par l'accession à un premier emploi, la constitution de nouveaux ménages, l'accès à la majorité légale (droits civils et politiques), pour ne citer que ces aspects (voir Galland, 1997).

2.2.- Articulation des temporalités et principes d'analyse

La question du temps occupe une position centrale dans le paradigme du parcours de vie. Mais le temps peut se décliner en différentes composantes qu'il n'est pas toujours facile de démêler.

Pour y voir plus clair, considérons dans une première étape l'existence de l'être humain comme située à l'intersection de deux types de temporalité : celle de la vie humaine d'un côté, avec ses fondements biologiques et psychologiques et celle de la vie de la société, qui renvoie au système social et à son histoire, de l'autre[iii].

Considérons tout d'abord la *temporalité de l'individu* et ses différentes composantes. En première analyse, le temps de l'individu renvoie à l'animal humain, avec ses rythmes circadiens, l'âge biologique et l'âge psychologique ; chez l'être humain, il est aussi conscience du temps qui passe, le temps vécu. « J'ai 45 ans », ce repérage chronologique dit au sujet ce qui est écoulé de sa vie, le laisse supputer sur le temps qui lui reste. Mais dire « j'ai 45 ans » peut aussi renvoyer à des situations particulières, associées à des rôles spécifiques, comme une certaine position dans le système familial ou dans la carrière professionnelle. Cette

échelle temporelle, ou plutôt ce complexe de temporalités que subsume l'énoncé de l'âge, renvoie ainsi explicitement à un premier niveau d'analyse qui relève de la biologie de l'avancée en âge, de la psychologie développementale et des sciences sociales en tant que l'âge situe l'individu dans un ensemble de mondes vécus qui sont aussi organisés socialement, avec leurs possibilités et contraintes, leurs statuts et rôles spécifiques.

Au niveau opposé, nous rencontrons le *temps historique*. Nos sociétés ont un passé. Des institutions sont très anciennes, mais leur place dans le système social a évolué, telle par exemple l'Eglise, ou l'Université ; d'autres sont beaucoup plus récentes, comme la retraite. Pour nous situer par rapport à ce temps, nous pouvons dire : « nous sommes en l'an 2004 ».

Si maintenant on articule ces deux niveaux avec leurs temporalités propres, l'individu apparaît non plus dans sa vie isolée, mais dans son insertion socio-historique, donc collective. De la personne à qui nous faisions plus haut énoncer son âge (« J'ai 45 ans »), nous ne savons a priori pas si elle est notre contemporaine. A moins qu'elle nous le dise dans un temps datable, par exemple, en l'an 2004. Dès lors, par un simple recoupement arithmétique, nous pouvons suivre son parcours historique.

Mais l'usage langagier propose une autre façon indirecte d'énoncer son âge : « Je suis né en 1959 ». Dès lors que cet énoncé est daté, le calcul de l'âge du locuteur est aisé. Ces deux énoncés (de l'âge, de la date de naissance) peuvent paraître comme deux variantes. A y réfléchir de plus près, chacun est porteur d'un halo de connotations bien distinct. L'expression « J'ai 45 ans » évoque un positionnement dans la vie. La date de naissance amorce la représentation d'une trajectoire historiquement située, c'est-à-dire d'une biographie : quelqu'un « né en 1959 », en plein Trente Glorieuses, entre dans la vie professionnelle dans une période économiquement critique et imprévue, avec un fort décalage entre le niveau de formation atteint et les attentes qui lui sont liées d'une part, les conditions effectives d'insertion dans l'activité professionnelle de l'autre ; en fort décalage aussi avec ce qu'a été, pour ses parents, l'expérience de la transition entre école et marché du travail. Un certain nombre d'éléments de cette biographie sont partagés par l'ensemble des contemporains, cet ensemble formant une cohorte (voir aussi Chauvel, 1998).

On se retrouve ainsi avec trois possibilités d'analyser le déroulement de la vie : (a) l'âge (le temps individuel ; « j'ai 45 ans »), pouvant se référer au développement bio-psychologique ou à l'âge social ; (b) la période (le temps historique, « nous sommes en 2004 ») ; (c) la cohorte (« je suis né en 1959 ») (voir Palmore, 1978 ; Schaie, 1965). Ces trois formes de temporalité mettent en exergue l'*historicité du sujet*, dans laquelle l'individu socio-historique et l'être bio-psychologique s'imbriquent (Lalive d'Epinay, 1988 ; voir aussi Lalive d'Epinay, Bickel, Maystre et Vollenwyder, 2000, chap. 2).

Comment approcher et étudier cette historicité ? Sur la base d'un certain nombre de travaux, les siens comme ceux d'autres chercheurs, Elder (1998 : 961-969) formule quatre principes :

- L'histoire de vie des individus est enchâssée dans, et façonnée par les temps historiques et les événements dont les individus font l'expérience au cours de leur existence (*space-time location*).
- L'impact sur le développement d'une succession d'événements ou de transitions diffère selon le moment de leur survenue dans le cours de l'existence des individus (*timing*).
- Les existences sont vécues dans l'interdépendance, et les influences socio-historiques se manifestent au travers de ce réseau de relations partagées (*linked lives*).
- Les individus construisent leur propre parcours de vie à travers les choix et les actions qu'ils entreprennent à l'intérieur des opportunités et des contraintes imposées par l'histoire et les circonstances sociales (*human agency*).

Les analyses d'Elder portant sur les enfants de la grande dépression exemplifient ces quatre principes. (a) Les cohortes étudiées ont été confrontées à un événement majeur (crise des années 1930) dont l'impact a marqué leurs trajectoires entières ; plus tard dans leur vie, ces cohortes ont été confrontées à d'autres événements et circonstances historiques (la Seconde Guerre mondiale, la guerre de Corée, le développement économique des années 1950-60) qui ont également eu une influence sur leur vie, tant à court qu'à plus long terme. (b) Mais, selon l'âge ou période de vie auxquels ces événements ou circonstances interviennent, leur impact est sensiblement différent : les enfants les plus jeunes ont été dans l'ensemble marqués plus négativement par les privations engendrées par la grande dépression, par rapport à ceux déjà dans l'adolescence. (c) Les conséquences de la grande dépression sur la vie des enfants ont été médiatisées par les réseaux relationnels (la famille notamment) dans lesquels les enfants s'inscrivent : selon par exemple l'ampleur de la chute de revenu des parents, ou la situation propre des grands-parents (les difficultés rencontrées par ces derniers pouvant les conduire à venir vivre pour un temps sous le même toit). C'est l'ensemble du groupe familial qui est appelé à faire face aux circonstances difficiles et privations multiples (la rupture du groupe familial tendant à aggraver la situation des enfants). (d) A l'intérieur des contraintes et options existantes, les individus ont entrepris différentes actions pour faire face et s'adapter ou pour trouver des circonstances plus favorables, par exemple par la prise d'un emploi par les femmes et adolescents ou le déménagement dans un autre quartier ou ville.

2.3.- Le parcours de vie comme institution sociale

La notion de parcours de vie ne renvoie pas seulement à un *paradigme* théorique à vocation interdisciplinaire, mais désigne aussi une *institution sociale*, qui, comme telle, constitue un objet d'études privilégié pour les sciences sociales et singulièrement pour la sociologie. Une approche sociologique du parcours de vie n'a pas, en effet, pour seul objet d'étudier la manière dont les individus avancent en âge et changent, et comment le contexte ou certaines circonstances historiques affectent ce développement individuel ; elle ne saurait non plus se limiter à concevoir le parcours de vie comme une sorte de simple variation temporelle d'autres faits sociaux (éventuellement considérés comme plus importants ou fondamentaux) : elle doit s'intéresser au parcours de vie comme constituant une dimension propre de la structure sociale (Kohli, 1986).

Elaborer une théorie et une analyse du parcours de vie en tant qu'institution sociale requiert de porter attention aussi bien au niveau structurel – le parcours de vie comme modèle ou programme institutionnel – qu'au niveau des individus, de leurs expériences, pensées et actions à travers desquels ils construisent leur trajectoire biographique. Examinons tour à tour ces deux niveaux.

Au niveau *structurel*, le parcours de vie peut être défini comme :

> *Le modèle ou les modèles de curriculum qui, dans une société et un temps donnés, organise(nt) le déroulement de la vie des individus dans ses continuités et discontinuités. Ces modèles consistent, d'une part, en des systèmes de normes et d'allocation de ressources prenant la forme de profils de carrière et de statuts d'âge, ainsi que de transitions généralement associées à des âges typiques ; d'autre part, en un ensemble de représentations collectives et de références partagées. Ils constituent l'une des médiations centrales entre le système socioculturel et les individus.*

Notre définition se réfère donc aux modèles[iv] qui régulent le parcours de vie des individus et qui délimitent les contraintes et options qui s'offrent à eux au cours de leur avance en âge. Sa formulation vise à souligner en premier lieu que ces régulations sont aussi bien matérielles que symboliques : ***matérielles*** au sens d'arrangements organisationnels constitués de séquences de positions sociales (les cursus scolaires par exemple), de dispositifs canalisant des transitions (comme dans le cas du passage à la retraite), de strates d'âge dotés de statuts spécifique, notamment par la définition de seuils légaux d'âge (par exemple ceux fixant le début de l'obligation scolaire ou la majorité civile) ; ***symboliques*** en ce qu'elles orientent les perspectives biographiques, les « points de vue » des individus sur le cours de leur existence.

Notre définition vise aussi à souligner qu'un modèle de parcours de vie n'est pas seulement constitué de contraintes, mais aussi d'opportunités ou d'options ;

qu'il structure le déroulement de la vie humaine non seulement en tant que système de règles (normes), mais aussi en tant que système d'allocation de ressources (capacités, compétences).

Au niveau *individuel*, le *parcours de vie* ne doit pas être conçu comme un simple produit comportemental du programme institutionnel (ou de l'interaction de celui-ci avec des propriétés psychologiques de l'individu), mais comme le résultat *d'une construction par le sujet* sur la base d'une négociation des modèles de parcours de vie disponibles.

> *Le parcours de vie individuel se compose d'un ensemble de trajectoires, plus ou moins liées entre elles et renvoyant aux différentes sphères (ou, selon les auteurs, champs, système d'action, mondes de vie) dans lesquels se déroule l'existence individuelle : on parle ainsi de trajectoire scolaire, professionnelle, familiale ou associative.*

Complétons cette définition par quatre ensembles de remarques. Les différentes trajectoires composant le parcours de vie individuel se présentent comme des séquences, plus ou moins ordonnées, de *positions* plus ou moins durables, souvent associées à des ressources, normes et rôles spécifiques, de *transitions* et d'*événements*. Transitions et événements se réfèrent tous deux à des changements dans le cours de l'existence, mais avec des connotations distinctes. La notion de transition renvoie à un changement relativement graduel de position alors que par événement, on désigne des changements plus abrupts (Elder, 1998 ; Settersten, 1999). Selon les cas, les événements peuvent constituer de véritables bifurcations (*turning points*) en ce qu'ils réorientent de manière significative la trajectoire en question, voire l'entier du parcours de vie : un accident de voiture est certainement un événement dans la vie d'un individu, mais un accident de voiture causant une infirmité peut être un exemple de bifurcation car elle implique une réorganisation globale de l'existence.

Les changements intervenant dans la vie des individus peuvent être soit définis de manière objective par un observateur extérieur, soit par les individus eux-mêmes. Cette distinction est importante car ce qui fait changement pour l'observateur, n'est pas forcément vécu comme tel par l'acteur et inversement. On utilise souvent à ce propos, dans la littérature francophone, la distinction entre *histoire de vie* pour la perspective objectivante du parcours et *récit de vie* pour la perspective subjective. Si l'histoire de vie peut être reconstruite à partir de documents administratifs, des recensements nationaux, d'enquêtes standardisées ou de documents personnels (journaux intimes par exemple), dans les récits de vie, les positions, transitions et événements ne sont pas simplement saisis dans leur succession mais sont « mis en intrigue » (Ricœur, 1985) par rapport à une perspective biographique faite de réminiscences, attentes, aspirations, vi-

sions du monde et évaluations, leur conférant par-là même des significations particulières (cf. Bertaux, 1997).

Que l'on adopte le point de vue objectif ou subjectif, un autre principe d'analyse est de considérer positions, transitions et événements non seulement en eux-mêmes, mais aussi en tant qu'ils s'inscrivent dans des séquences plus longues. En effet, on observe que selon le type de séquences (l'ordre des changements, leur fréquence, etc.), la signification d'une position, transition ou événement donné et ses effets peuvent grandement varier (Elder, 1998 ; Settersten, 2003).

Bien que de nombreux travaux ne considèrent qu'un seul type de trajectoire, par exemple la carrière professionnelle, il importe de scruter comment les différentes trajectoires sont liées, et la manière dont les circonstances et transitions intervenant dans une trajectoire ont un impact sur le cours des autres trajectoires. Ainsi, le déroulement de la carrière professionnelle est souvent affecté par les situations et transitions familiales ; dans le même temps, ce lien est beaucoup plus fort pour les femmes que pour les hommes, ce qui signale que le degré d'imbrication et d'influences mutuelles entre les diverses trajectoires peut varier en fonction du statut (ici le genre) et des ressources à disposition de l'individu (Krüger et Levy, 2001).

3.- Le parcours de vie au cœur de la problématique sociologique

Le paradigme du parcours de vie a pour objectif d'offrir un cadre général à une science de l'être humain qui permettent, d'une part, d'intégrer des travaux très divers et, d'autre part, de permettre à chacun de contribuer au progrès de la connaissance et à la fécondation réciproque de nouvelles perspectives de recherches. Au même titre que d'autres, les spécialistes en sciences sociales sont conviés à apporter leurs pierres à l'édifice commun. Dans cet esprit et en guise de conclusion, nous voudrions indiquer brièvement certains enjeux ou questions de recherche qui nous paraissent devoir retenir leur attention.

Le premier point est d'ordre méthodologique. Compte tenu du caractère multidimensionnel et multisphérique du développement humain, il importe que les études sur le parcours de vie, tant dans leur conception que réalisation, combinent les contributions de plusieurs disciplines. De même, seul le recours à des enquêtes transversales répétées et à des desseins de recherche longitudinaux est à même de démêler le jeu complexe des temporalités des individus et de l'histoire, de comprendre la manière dont s'enchâssent les différents domaines de la vie, ou

de détecter et d'expliquer les effets à long terme sur le développement humain d'événements ou circonstances spécifiques.

Nous souhaitons également plaider pour le développement d'analyses comparatives solidement documentées. Ainsi, avons-nous évoqué plus haut le rôle essentiel joué par l'Etat social dans la structuration du parcours de vie. Dans la perspective ouverte par Esping-Andersen (1990), des auteurs comme Allmendinger et Hinz (1998) ou Mayer (2001) mettent en évidence que les différents types d'Etat social correspondent à autant de régimes du parcours de vie, caractérisés à chaque fois par des contraintes et options spécifiques structurant de manière significative le cours de l'existence des individus : par exemple du point de vue du passage de l'insertion dans le système éducatif à celle dans le marché de l'emploi ou de celui de l'articulation entre trajectoire familiale et professionnelle. Autre exemple, de substantielles différences entre pays s'observent dans le niveau de privations financières résultant de situation de chômage ou par rapport aux liens pouvant exister entre chômage, isolement relationnel et sentiment de bien-être (Gallie, 1999 ; Haataja, 1999) ; des différences qui renvoient tant à la spécificité des structures et fonctionnements du marché du travail, qu'à celle des formes d'intégration familiale et sociale, et des types de régimes de protection sociale (Mayer, 2001 ; Paugam, 1996). La poursuite et l'approfondissement de telles études comparatives pourraient contribuer à mieux cerner ce en quoi et comment programmes institutionnels et systèmes culturels donnent forme aux parcours de vie.

En visant à articuler les temporalités de l'individu et celles de l'histoire, en posant le caractère dual du parcours de vie défini comme institution sociale, à la fois organisé socialement et construit par les individus, le paradigme du parcours de vie ramène les spécialistes des sciences sociales au cœur de leurs disciplines et les confronte à ce qui en constitue une des questions théoriques fondamentales, à savoir celle de l'articulation entre individus et société, ce qu'un certain nombre d'auteurs nomment les liens micro-macro.

C'est là une question qui n'a pas reçu de réponses univoques parmi les auteurs qui s'inscrivent dans le cadre du paradigme du parcours de vie. Pour notre part, nous faisons notre une conception théorique qui maintient vivante la tension entre la structure sociale et en particulier le parcours de vie en tant que modèle d'une part, et de l'autre le monde de vie et la trajectoire biographique comme résultant de l'activité des sujets humains. Une telle conception s'appuie sur une approche de l'action humaine qui trouve ses fondements chez des auteurs comme Mead ou Schutz, et dont Berger et Luckmann (1966) ainsi que Giddens (1993 [1976]) nous paraissent avoir proposé les formulations contemporaines les plus satisfaisantes. Dans une telle approche, l'action n'est jamais seulement la mise en oeuvre de significations socialement données et partagées ou le fait de jouer des rôles normativement prescrits ; elle est toujours à certains

degrés un projet, conçu et émergeant dans un futur ouvert, mais qui évolue à l'intérieur d'une réalité fortement pré-structurée.

Pour approfondir la compréhension des modalités de cette tension et les mécanismes par lesquels elle transite, une attention particulière doit porter sur les « points de contacts » entre individus et structure sociale. Signalons-en brièvement de deux ordres. Le premier se rapporte aux organisations concrètes (entreprises, établissements scolaires, etc.), qui se présentent comme autant d'espaces de médiation et de négociation des déterminants structurels (par exemple ceux liés au marché du travail), tout en constituant des champs d'expériences pour les personnes ; des champs d'expériences dont les caractéristiques ne sont pas sans effets sur les individus, jusqu'à et y compris la conception qu'ils se font d'eux-mêmes et du déroulement de leur vie.

Le second concerne les événements ou ruptures intervenant dans le parcours de vie individuel. Diehl (1999) insiste sur une distinction entre les événements qui font l'objet d'un degré élevé de contrôle par les personnes, et ceux dont le degré de contrôle par les personnes est faible, voire nul. Or, poursuit Diehl, la probabilité d'occurrence de ces deux types d'événements varie grandement selon le statut socio-économique et la position sociale des individus. Dans cette perspective, l'étude de l'impact des événements sur le développement humain requiert la prise en compte non seulement des capacités ou ressources pour faire face à ces événements et en contrôler les effets, mais aussi de leur inégale distribution (ce qui nous ramène à la structure sociale) ; mais, cette étude implique aussi de s'intéresser aux significations que les individus confèrent aux événements sur la base de leurs stocks de connaissances, et notamment aux ensembles de références (visions du monde et valeurs) partagées : autrement dit, aux cultures.

Bibliographie

ALLMENDIGER, Jutta, Thomas HINZ, 1998, « Occupational careers under different welfare regimes : West Germany, Great Britain and Sweden », in Lutz LEISERING et Robert WALKER (Eds.), *The dynamics of modern society. Poverty, policy and welfare*, Bristol, Policy Press, 63-84.

ARIES, Philippe, 1973, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil.

ATTIAS-DONFUT, Claudine, 1988, *Sociologie des générations. L'empreinte du temps*, Paris, Presses Universitaires de France.

BALTES, Paul B., Ulman LINDENBERGER, Ursula M. STAUDINGER, 1998, « Life-span theory in developmental psychology », in Richard M. LERNER (Ed.), *Handbook of child psychology. Volume 1 : Theoretical models of human development*, New York, Wiley & Sons, 1029-1143.

BALTES, Paul B., Hayne W. REESE et John R. NESSELROADE, 1977, « Life-span developmental psychology », *Annual Review of Psychology*, 31, 65-110.

BALTES, Paul B., K. Warner SCHAIE, 1973, *Life-span developmental psychology : Personality and socialization*, New York, Academic Press.

BERGER, Peter L. et Thomas LUCKMANN, 1966, *The social construction of reality : A treatise in the sociology of knowledge*, Garden City, Anchor Books.

BERTAUX, Daniel, 1997, *Les récits de vie*, Paris, Nathan.

BLOCK, Jack, 1971, *Lives through time*, Berkeley, Bancroft Books.

BOUDON, Raymond et François BOURRICAUD, 1992, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France.

BUCHMANN, Marlis, 1989, *The script of life in modern society. Entry into adulthood in a changing world*, Chicago, The University of Chicago Press.

CAIN, Lenoard D., 1964, « Life course and social structure », in Robert E. L. FARIS (Ed.), *Handbook of modern sociology*, Chicago, Rand McNally, 272-309.

CAIRNS, Robert B. et Philip C. RODKIN, 1998, « Phenomena regained : From configurations to pathways », in Robert B. CAIRNS, Lars R. BERGMAN, Jerome KAGAN et Marian RADKE-YARROW (Eds), *Methods and models for studying the individual*, Thousand Oaks, Sage, 245-265.

CHAUVEL, Louis, 1998, *Le destin des générations. Structure sociale et cohortes en France au 20e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France.

CLAUSEN, John A., 1993, *American lives. Looking back at the Children of the Great Depression*, New York, The Free Press.

DANNEFER, Dale, 1984, « The role of the social in life-span developmental psychology, past and future : Rejoinder to Baltes and Nesselroade », *American Sociological Review*, 49 (6), 847-850.

DANNEFER, Dale, 1988, « Differential gerontology and the stratified life course : Conceptual and methodological issues », *Annual Review of Gerontology and Geriatrics*, 8, 3-36.

DIEHL, Manfred, 1999, « Self-development in adulthood and aging : The role of critical life events », in Carol D. RYFF, Victor W. MARSHALL (Eds.), *The self and society in aging processes*, New York, Springer, 150-183.

DUBAR, Claude, 1991, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin.

DUBAR, Claude, 1996, « Socialisation et processus », in Serge PAUGAM (Ed.), *L'exclusion. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 111-119.

ELDER, Glen H., 1999, *Children of the Great Depression : Social change and life experience*, 25th anniversary enlarged edition, Boulder, Westview (original anglais, 1974).

ELDER, Glen H., 1998, « The life course and human development », in Richard M. LERNER (Ed.), *Handbook of child psychology. Volume 1 : Theoretical models of human development*, New York, Wiley & Sons, 939-991.

ELDER, Glen H. et Avshalom CASPI, 1989, « Studying lives in a changing society : Sociological and personological explorations », in Albert I. RABIN, Robert A. ZUCKER, Robert A. EMMONS et Susan FRANCK (Eds), *Studying persons and lives*, New York, Springer, 201-247.

ERIKSON, Erik H., 1959, *Identity and the Life Cycle. Selected Papers*, New York, International University Press.

ESPING-ANDERSEN, Gosta, 1990, *The three worlds of welfare capitalism*, Cambridge, Polity Press.

FREUD, Sigmund, 1905, *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, Leipzig/Wien, Franz Deuticke.

FRY, Christine L., 1999, « Anthropological theories of age and aging », in Verner L. BENGTSON et K. Warner SCHAIE (Eds.), *Handbook of theories of aging*, New York, Springer, 271-286.

GALLAND, Olivier, 1997, *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand-Colin.

GALLIE, Duncan, 1999, « Unemployment and social exclusion in the European Union », *European Societies*, 1 (2), 139-167.

GIDDENS, Anthony, 1990, *The consequences of modernity*, Stanford, Stanford University Press..

GIDDENS, Anthony, 1993, *New rules of sociological method* (revised edition), Cambridge, Polity Press (Original anglais, 1976)

GUILLEMARD, Anne-Marie, 1996, « Vieillissement et exclusion », in Serge PAUGAM (Ed.), *L'exclusion. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 193-206.

HAATAJA, Anita, 1999, « Unemployment, employment and poverty », *European Societies*, 1 (2), 169-196.

HAREVEN, Tamara K., 1982, *Family time and industrial time*, Cambridge, Cambridge University Press.

KIEFER, Christie W., 1988, *The mantle of maturity*, New York, State University of New York Press.

KOHLI, Martin, 1986, « The world we forgot : A historical review of the life course », in Victor W. MARSHALL (Ed.), *Later life : The social psychology of aging*, London, Sage, 271-303.

KRÜGER, Helga et René LEVY, 2001, « Linking life courses, work, and the family : Theorising a not so visible nexus between women and men », *Canadian Journal of Sociology*, 26 (2), 145-166.

IMHOF, Arthur E., 1986, « Life-course patterns of women and their husbands: 16th to 20th century », in Aage B. SORENSEN, Franz E. WEINERT et Lonnie R. SHERROD (Eds.), *Human development and the life course : Multidisciplinary perspectives*, Hillsdale, Erlbaum, 247-270.

LALIVE D'EPINAY, Christian, 1988, « Le temps et l'homme contemporain », in Daniel MERCURE, Anne WALLEMACQ (Eds.), *Les temps sociaux*, Bruxelles, De Boeck, 15-30.

LALIVE D'EPINAY, Christian, Jean-François BICKEL, Carole MAYSTRE et Nathalie VOLLENWYDER, 2000, *Vieillesses au fil du temps : 1979-1994. Une révolution tranquille*, Lausanne, Réalités sociales.

LASLETT, Peter, 1989, *A fresh map of life : The emergence of the Third Age*, London, Weidenfeld and Nicolson.

LEISERING, Lutz et Stephan LEIBFRIED, 1999, *Time and poverty in Western welfare states. United Germany in perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.

LEVINSON, Daniel J., 1978, *The seasons of a man's life*, New York, Alfred G. Knopf.

LOWENTHAL, Marjorie F., Majda THURNHER et David Anthony CHIRIBOGA (Eds.), 1975, *Four stages of life*, San Francisco, Jossey-Bass.

MANNHEIM, Karl, 1990, *Le problème des générations*, Paris, Nathan. (Original allemand, 1928).

MARSHALL, Victor W., 1984, « Generations, age groups and cohorts : Conceptual distinctions », *Canadian Journal on Aging*, 2 (2), 51-62.

MARSHALL, Victor W. et Margaret M. MUELLER, 2003, « Theoretical roots of the life-course perspective », in Walter R. HEINZ et Victor W. MARSHALL (Eds), *Social dynamics of the life course. Transitions, institutions and interrelations*, New-York, Aldine de Gruyter, 3-32.

MAYER, Karl Ulrich, 2001, « The paradox of global social change and national path dependencies. Life course patterns in advanced societies », in Alison WOODWARD et Martin KOHLI (Eds.), *Inclusions and exclusions in European societies*, London, Routledge, 89-110.

MAYER, Karl Ulrich et Urs SCHOEPFLIN, 1989, « The state and the life course », *Annual Review of Sociology*, 15, 187-209.

MCADAM, Doug, 1989, « The biographical consequences of activism », *American Sociological Review*, 54 (5), 744-760.

MERTON, Robert K., 1968, *Social theory and social structure*, New York, The Free Press.

MEYER, John W., 1986, « The self and the life course : Institutionalization and its effects », in Aage B. SORENSEN, Franz E. WEINERT et Lonnie R. SHERROD (Eds.), *Human development and the life course: multidisciplinary perspectives*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum, 199-216.

NEUGARTEN, Bernice L., 1974, « Age groups in American society and the rise of the young-old », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 415, 187-198.

NEUGARTEN, Bernice L., Joan W. MOORE et John C. LOWE, 1965, « Age norms, age constraints, and adult socialization », *American Journal of Sociology*, 70 (6), 710-717.

O'RAND, Angela M., 1996, « The cumulative stratification of the life course », in Robert H. BINSTOCK et Linda K. GEORGE (Eds.), *Handbook of aging and the social sciences (4th edition)*, San Diego, Academic Press, 188-207.

PALMORE, Erdman, 1978, « When can age, period, and cohort be separated ? », *Social Forces*, 57 (1), 282-295.

PAUGAM, Serge, 1996, *L'exclusion. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte.

PIAGET, Jean, 1937, *La construction du réel*, Paris, Delachaux et Niestlé.

RIBAUPIERRE, Anik de et Laurence RIEBEN, 1994, « Piaget's theory of human development », in Torsten HUSEN et T. Neville POSTLETHWAITE (Eds.), *International encyclopedia of education (Vol. 8)*, Oxford, Pergamon Press, 4479-4483.

RICŒUR, Paul, 1985, *Temps et récit. Tome 3 : le temps raconté*, Paris, Seuil.

RILEY, Matilda W., Marilyn E. JOHNSON et Anne FONER (Eds.), 1972, *Aging and society : A sociology of age stratification*, New York, Russell-Sage Foundation.

RILEY, Matilda W., Anne FONER et Joan M. WARING, 1988, « Sociology of age », in Neil J. SMELSER (Ed.), *Handbook of sociology*, London, Sage, 243-290.

RYDER, Norman B., 1965, « The cohort as a concept in the study of social change », *American Sociological Review*, 30 (6), 843-861.

SCHAIE, K. Warner, 1965, « A general model for the study of developmental problems », *Psychological Bulletin*, 64 (2), 92-107.

SCHAIE, K. Warner, 1984, « Historical time and cohort effects », in Kathleen A. MCCLUSKEY et Hayne W. REESE (Eds), *Life-span developmental psychology : Historical and generational effects*, Orlando, Academic Press, 1-5.

SCHAIE, K. Warner, 1996, *Intellectual Development in Adulthood. The Seattle Longitudinal Study*, New York, Cambridge University Press.

SETTERSTEN, Richard A., 1999, *Lives in Time and Place. The problems and promises of Developmental Science*, Amityville, Baywood.

SETTERSTEN, Richard A., 2003, « Propositions and controversies in life-course scholarship », in Richard A. SETTERSTEN (Ed.), *Invitation to the life course. Toward new understandings of later life*, Amityville, Baywood, 15-45.

SHANAHAN, Michael J., 2000, « Pathways to adulthood in changing societies : variability and mechanisms in life course perspective », *Annual Review of Sociology*, 26, 667-692.

STRAUSS, Anselm L., 1992, *Miroirs et masques : une introduction à l'interactionnisme*, Paris, Métaillé. (Original anglais, 1959)

VANDESCHRICK, Christophe, 1992, « Le diagramme de Lexis revisité », *Population*, 47 (5), 1241-1262.

VAN GENNEP, Arnold, 1909, *Les rites de passage*, Paris, Picard.

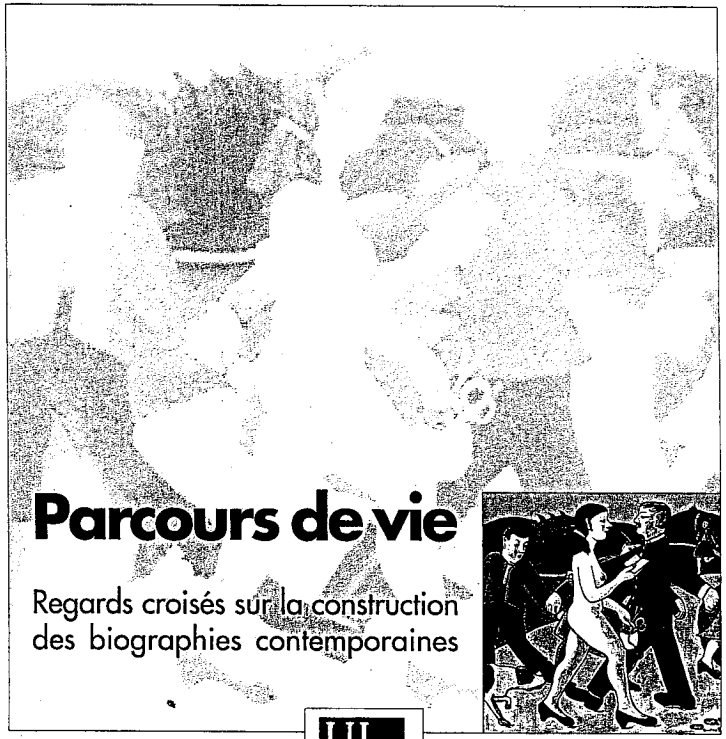
[i] *Life span* peut être traduit littéralement par « empan de vie », mais ce terme français n'est pas courant et reflète mal l'ambition théorique de cette école, qui est de saisir la totalité de la vie. Pour ces raisons, nous garderons ici la terminologie anglophone.

[ii] Sur cette définition de la notion de paradigme, voir aussi Boudon et Bourricaud (1992, 563 et suivantes) et Elder (1998, 941).

[iii] Nous reprenons ici quelques développements des propositions énoncées par Lalive d'Epinay (1988).

[iv] Certains auteurs recourent, de manière équivalente, aux expressions de « programmes institutionnels » (Kohli, 1986), « script » (Buchmann, 1989) ou « régimes » (Mayer, 2001).

Sous la direction de
Jean-François Guillaume
Avec la collaboration de Christian Lalive d'Epinay
et Laurence Thomsin



Parcours de vie

Regards croisés sur la construction des biographies contemporaines

ULg
Les Éditions de l'Université de Liège